

Théodore, vierge et martyr

1645, au théâtre du Marais.

Lettre dédicatoire

Le dédicataire est inconnu et est peut-être une invention de Corneille. « Je n'abuserai point de votre absence de la cour pour vous imposer touchant cette tragédie : sa représentation n'a pas eu grand éclat, et quoique beaucoup en attribuent la cause à diverses conjonctures qui pourraient me justifier aucunement, pour moi, je ne m'en veux prendre qu'à ses défauts, et la tiens mal faite, puisqu'elle a été mal suivie. J'aurais tort de m'opposer au jugement du public : il m'a été trop avantageux en mes autres ouvrages pour le désavouer en celui-ci et, si je l'accusais d'erreur ou d'injustice pour *Théodore*, mon exemple donnerait lieu à tout le monde de soupçonner des mêmes choses tous les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. » Mais s'il existe, il est un membre de la cour qui est au fait des débats sur la question du danger du théâtre et surtout de la compatibilité entre le théâtre et la foi chrétienne. Aussi, en un sens, il fait montre de sa moralité et du fait que le public, en principe assez moral, a aimé son théâtre en gros, et a peut-être moins aimé cette pièce parce qu'on y suggérerait que Théodore était menacée de prostitution. Mais on devine que Corneille critique les jansénistes, et peut-être même des chrétiens moins rigoureux. En tout cas, il prétend contre les uns et les autres que le théâtre est un art non seulement plaisant (et donc dangereux selon certains), mais encore utile, et même utile du point de vue de la foi chrétienne. Il est sûr que saint Augustin serait d'accord avec la pièce qu'il a écrite. Je crois qu'il se trompe, ou qu'il ment.

Tout en acceptant le jugement du public (la pièce n'a pas connu un grand succès), Corneille réussit à signaler que la pièce respecte la bienséance, et est moins audacieuse que certains textes hagiographiques écrits par des saints. « J'aurais mauvaise grâce de vous en entretenir plus au long : vous êtes déjà trop persuadé de ces vérités, et ce n'est pas mon dessein d'entreprendre ici de désabuser ceux qui ne veulent pas l'être ; il est juste qu'on les abandonne à leur aveuglement volontaire, et que, pour peine de la trop facile croyance qu'ils donnent à des invectives mal fondées, ils demeurent privés du plus agréable et du plus utile des divertissements dont l'esprit humain soit capable. Contentons-nous d'en jouir sans leur en faire part et souffrez que, sans faire aucun effort pour les guérir de leur faiblesse, je finisse en vous assurant que je suis et serai toute ma vie, Monsieur, Votre très humble et très obligé serviteur, Corneille. » Donc, il est au moins aussi bienséant que des auteurs dont la piété est établie. Avant de mettre saint Augustin dans son camp, il cite saint Ambroise, qu'il ose presque corriger.

J'aime aussi cette fierté un peu dédaigneuse qui est la sienne. (Mais qui est la sienne depuis les tout premiers paratextes : il n'y a rien de nouveau ; Corneille l'artiste est égal à lui-même.) Ce bourgeois de Rouen a l'âme bien aristocratique : il a la même attitude envers les rigoristes esthétiques qu'envers les rigoristes éthiques et religieux.

Examen

L'examen reprend, cela est clair, dès les premiers mots, ce qui est dit dans la lettre dédicatoire, laquelle disparaît dans les éditions complètes. Ce qui fait comprendre à quoi servait la lettre dédicatoire, à un dédicataire inconnu. Encore une fois, Corneille prétend qu'il ne veut pas défendre sa pièce, au moins par respect pour

l'opinion du public. Mais il réussit à se vanter d'avoir assaini le théâtre et d'avoir soutenu une application plus rigoureuse de la règle de bienséance. Mais Corneille ajoute à ses remarques initiales.

Par ailleurs, il critique le personnage éponyme qu'il a créé. « Celui de Théodore est entièrement froid : elle n'a aucune passion qui l'agite ; et, là même où son zèle pour Dieu, qui occupe toute son âme, devrait éclater le plus, c'est-à-dire dans sa contestation avec Didyme pour le martyr, je lui ai donné si peu de chaleur que cette scène, bien que très courte, ne laisse pas d'ennuyer. Aussi, pour en parler sainement, une vierge et martyre sur un théâtre n'est autre chose qu'un terme qui n'a ni jambes ni bras, et par conséquent point d'action. » Je me permets de signaler qu'en un sens, c'est un défaut pour ainsi dire inévitable, et peut devenir une critique du christianisme chez un Nietzsche par exemple (qu'il accuse d'avoir fait mourir Éros) et déjà exprimée par Francis Bacon (qu'il accuse de l'affaiblissement des humains).

Sa critique du personnage de Valens est surtout une description d'un type humain. Aussi, Corneille signale qu'il ressemble à Félix. Pour ma part, la représentation de l'homme de pouvoir faible et soumis à son maître (ou à sa maîtresse) est au contraire fort intéressante. Les tyranneaux, pour employer le terme de La Boétie, sont la clé de tout régime oppressif. Et je trouve que les remarques sur Marcelle et Placide bien naturalistes : si la grâce peut tout, en principe et par ce principe, il n'y a pas de raison ou de nécessité naturelle ou *vraisemblante* qui résiste. « Le reste est assez ingénieusement conduit et la maladie de Flavie, sa mort, et les violences des désespoirs de sa mère qui la venge, ont assez de justesse. J'avais peint des haines trop envenimées pour finir autrement, et j'eusse été ridicule si j'eusse fait faire au

sang de ces martyrs le même effet sur les cœurs de Marcelle et de Placide, que fait celui de Polyeucte sur ceux de Félix et de Pauline. » Sans doute, cela serait-il ridicule en un sens, mais ce ridicule est la conséquence nécessaire de la toute-puissance de la grâce. Et je me mets à rêver à la position que Corneille aurait pris dans le grand débat, continu et de son temps, sur la plus ou moins grande efficacité de la grâce et le rôle de la volonté humaine dans l'histoire du salut.

Mes remarques sont sans doute difficiles à prouver : cela tient à quelque chose que je trouve à peu près partout dans les pièces de Corneille, soit une sorte de dépassement des opinions qu'il met en scène ; son regard, et celui qu'il me semble vouloir encourager, est plus libre que celui de ses personnages, qu'il soit des païens, ou des chrétiens, des amoureux ou des ambitieux, mes salauds ou des héros. En tout cas, quand il parle à la fin de la mort de Théodore, il touche à un élément qui m'intrigue et dont la formulation est magnifique. « Dans l'histoire même, j'ai trouvé toujours quelque chose à dire en cette offre volontaire qu'elle fait de sa vie aux bourreaux de Didyme. Elle venait d'échapper de la prostitution et n'avait aucune assurance qu'on ne l'y condamnerait point de nouveau, et qu'on accepterait sa vie en échange de sa pudicité qu'on avait voulu sacrifier. Je l'ai sauvée de ce péril, non seulement par une révélation de Dieu qu'on se contenterait de sa mort, mais encore par une raison assez vraisemblable, que Marcelle, qui vient de voir expirer sa fille unique entre ses bras, voudrait obstinément du sang pour sa vengeance, mais, avec toutes ces précautions, je ne vois pas comment je pourrais justifier ici cette duplicité de péril après l'avoir condamnée dans l'Horace. » Je trouve que Corneille occupe avec assez d'aisance la position de Dieu. De plus, il montre en passant comment le principe de la toute-

puissance du Dieu chrétien fait sauter toutes les règles morales qui existent. Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob peut commander le mensonge, le vol et l'assassinat d'un innocent, et cela est toujours bon parce qu'il est le maître du décalogue. De ce fait, le décalogue perd de sa validité comme code de conduite.

Mais il est temps de lire et de recevoir le récit lui-même de Corneille ; c'est là où ces impressions peuvent trouver une confirmation, une infirmation ou l'indécision. De toute façon, en tant qu'artiste, il est moins intéressé, me semble-t-il, à ce qu'on lui reconnaisse un talent de dialecticien ou celui de prêcheur qu'à celui d'un artiste, qui raconter une histoire palpitante, qui représente bien des types humains que chacun peut reconnaître avec plaisir et peut-être avec profit, et qui fait ses choses avec des moyens éblouissants.

Mon résumé.

Acte I – Placide s'explique à Cléobule et lui demande de présenter et de défendre sa passion auprès de Théodore. / Marcelle et Placide se disputent au sujet de Flavie et de Théodore. / Marcelle répond à Stéphanie qui lui signale qu'elle risque gros en s'attaquant à Théodore. / Marcelle incite Valens à obliger Placide à épouser Flavie qui pourtant ne l'aime pas. Lorsqu'elle exige qu'il poursuive Théodore, il lui impose la tâche de prouver qu'elle est chrétienne.

Acte II – On annonce à Théodore que Marcelle veut la voir. / Cléobule dispute Théodore, qui est trop indifférente aux amours qu'elle inspire. Elle explique l'état de son cœur. Cléobule lui apprend que Marcelle lui veut du mal. Théodore répond que la faute en est Placide qui ne se contrôle pas. / Marcelle dispute Cléobule qui

sert d'intermédiaire entre Placide et Théodore. / Marcelle conseille à Théodore de ne pas écouter Cléobule et de ne pas espérer épouser Placide. Poussée dans ses derniers retranchements, Théodore lui répond qu'elle est chrétienne. / Valens condamne et emprisonne Théodore. / Valens et Marcelle discutent de la manière du martyr de Théodore. / Valens dit ce qu'il espère gagner en condamnant Théodore à l'infamie du viol.

Acte III – Paulin annonce la punition infamante que subira Théodore avant d'être mise à mort. Elle réagit. / / Quand Placide apparaît, Théodore implore son amant et ce dernier chasse Paulin. / Théodore et Placide s'expliquent. / Marcelle revient et fait emprisonner Théodore. / Elle critique Placide, qui la supplie de sauver Théodore. En retour, elle lui demande de sauver Flavie en lui mentant et en lui faisant croire qu'il l'aime. / Marcelle dit à Stéphanie qu'elle craint encore Placide et qu'elle prépare une contre-offensive.

Acte IV – Placide s'impatiente et Stéphanie essaie de le calmer. Il devine que Théodore a été envoyée à l'infamie et ensuite au supplice. / Lycante lui annonce le contraire et il se calme. / Détrompant enfin Placide, Paulin lui raconte ce qui s'est passé : les gestes de Marcelle, des soldats romains, de Didyme et de Cléobule. / Cléobule annonce que Théodore s'est échappée de la prison dans les habits de Didyme. / Placide dénonce Didyme. Une fois qu'il a expliqué ce qu'il a fait, Placide lui cède Théodore.

Acte V – Paulin explique l'attitude de Valens et annonce la lutte politico-familiale à venir. / Cléobule demande de parler avec son ami Didyme. / Didyme répond en chrétien aux exhortations humaines de Cléobule. / Théodore veut mourir en martyr pour sauver Didyme, qui refuse son offre. / Devant Marcelle, le face-à-face

Didyme/Théodore continue. Marcelle annonce qu'elle en veut d'abord à Placide dont elle craint l'action politique, mais qu'elle s'attaquera d'abord à Théodore et à Didyme. Paulin cherche à gérer la situation autrement en s'appuyant sur Valens. / Valens explique sa situation impossible, pris qu'il est entre l'amour de son fils pour Théodore et la haine de son épouse puissante contre la même. Il explique comment il compte gérer la situation, soit par une finesse passive. Paulin lui rappelle que Paulin est irrité et qu'il agira sans tenir compte du projet de Valens. / Stéphanie décrit les meurtres de Théodore et de Didyme et le suicide de Marcelle. / Placide meurt devant son père, qui essaie de remettre de l'ordre dans le monde qu'il doit gérer.

Quelques remarques.

Cette pièce est une tragédie chrétienne. Je signale que ce titre n'appartient pas à *Polyeucte*, et ce même lors des rééditions qui contiennent cette pièce. Corneille aurait pu sans doute réviser le genre de *Polyeucte*, mais ne l'a pas fait. (Il l'a fait pour *Le Cid*.) De plus, il ne l'a pas étendu à *Pulchérie*, qui serait une comédie héroïque. Dans ce cas, il prétendrait que le fait qu'elle soit chrétienne est pour ainsi dire indépendant de son statut. Je crois qu'il pourrait dire que de la même façon que les grandes choses sont accidentelles dans une comédie héroïque, la religion de la princesse est un détail accessoire.

Sainte Théodore est peu connue, mais le problème des vierges martyres qui refusent les avances d'un païen, qui non seulement préfère la mort à l'apostasie, mais encore évitent la prostitution ou subisse l'infamie de la prostitution lors de cette même mort, ce problème est pour ainsi dire un lieu commun du christianisme. (Ma

version préférée du lieu commun est sainte Agathe de Sicile.) En tout cas, il y a bien des exemples de vierges martyres, et Augustin examinent leur cas dans son *De la cité de Dieu*. C'est le grand traité qui établit le conflit irréductible entre l'amour de Dieu et l'amour de soi, celui qui apparaît dans les événements politiques et donc celui qui rend possible et nécessaire une réflexion sur les deux cités, et donc sur les deux Rome.

Il me semble qu'on doit lire cette pièce en pensant à *Polyeucte*. En tout cas, il y a là le problème de l'adaptation du christianisme au monde politique, mais aussi celui de la cohérence du christianisme sévère avec les préceptes de Dieu. Il y a des gens qui prétendent que Corneille est un parfait chrétien dans ces deux pièces. Je trouve d'abord qu'il y a au moins deux positions chrétiennes qui s'affrontent ou s'y révèlent, et que la pensée de Corneille n'est pas bien claire entre ces deux camps. Est bien clair son désir, je dirais son besoin, de mettre en scène, de mettre en mots, et d'offrir à penser, le problème qu'est le christianisme, qui emporte hors du monde, et le monde politique, qui prétend avoir à gérer, et savoir gérer, toutes les passions humaines, de l'ambition à la *folie* religieuse en passant par l'amour sexuel.

Dans la première scène de l'acte un, Placide (quel prénom !) explique à Cléobule qu'il demeure insensible aux amours de Flavie, que lui impose Marcelle, l'épouse du gouverneur romain, parce qu'il aime Théodore, qui pourtant repousse ses avances. Et voilà que je trouve une première chose à dire au sujet de cette tragédie chrétienne : elle est une sorte d'image miroir de *Polyeucte* ; car une chrétienne (un chrétien) est aimée par un païen (une païenne), alors qu'une agente politique (un agent politique) essaie de gérer les humains et s'irrite contre l'interférence de la personne religieuse.

Sans doute, le déroulement des événements se fait tout à fait autrement, sans doute le sexe des personnages est pour ainsi dire inversé, mais les ressemblances sont trop nombreuses pour penser que Corneille n'a rien remarqué, et pour douter qu'il veuille qu'on tienne compte des deux pièces l'une par rapport à l'autre. (IL y a trop de pièces de Corneille qui sont des miroirs les unes des autres pour ne pas tenir compte de cette possibilité ici.) Encore une fois, me semble-t-il, on se trouve obligé de pratiquer l'intertextualité, au moins en ce qui a trait aux récits de Corneille.

Je note que Placide (qui est tout sauf Placide) est un homme de pouvoir, mais qu'il affiche une sorte de dédain d'amoureux, mais aussi de subordonné politique, pour les hautes sphères de la politique. En tout cas, c'est ainsi qu'il se présente dès le début. « Si l'éclat des grandeurs avait pu me ravir, / J'aurais de quoi me plaire et de quoi m'assouvir : / Au-dessous des Césars je suis ce qu'on peut être ; / À moins que de leur rang le mien ne saurait croître, / Et pour haut qu'on ait mis des titres si sacrés, / On y monte souvent par de moindres degrés, / Mais ces honneurs pour moi ne sont qu'une infamie. / Parce que je les tiens d'une main ennemie, / Et leur plus doux appât qu'un excès de rigueur, / Parce que pour échange on veut avoir mon cœur. / On perd temps toutefois : ce cœur n'est point à vendre. » Je note aussi qu'il parle comme un bon païen, et certes pas comme un chrétien : il parle de fortune, de dieux, puis de hasard, de sort, de destin et de démon ; il ne parle pas de la providence d'un Dieu unique aimant, ni de l'action d'un diable biblique. Quand il parle d'Amour, en y mettant une majuscule, il n'est pas du tout question du Dieu de l'évangile, ou du Christ.

Cléobule est un réaliste et un homme assez clairvoyant. En tout cas, ce parent de Théodore signale que sa

cousine n'aime personne d'autre (et donc que la jalousie humaine du jeune homme le trompe) et il rappelle que l'amour de Placide pour Théodore ne peut pas réussir parce que les autorités politiques (Marcelle en tout cas) ne le permettront pas. Placide se plaît à décrire son mépris de Marcelle et de sa fille et du pouvoir. « Ce n'est point un secret que cette passion : / Flavie, au lit, malade, en meurt de jalousie, / Et, dans l'âpre dépit dont sa mère est saisie, / Elle tonne, foudroie, et, pleine de fureur, / Menace de tout perdre auprès de l'empereur. / Comme de ses faveurs, je ris de sa colère : / Quoi qu'elle ait fait pour moi, quoi qu'elle puisse faire, / Le passé sur mon cœur ne peut rien obtenir, / Et je laisse au hasard le soin de l'avenir. / Je me plais à braver cet orgueilleux courage : / Chaque jour pour l'aigrir je vais jusqu'à l'outrage ; / Son âme impérieuse et prompte à fulminer / Ne saurait me haïr jusqu'à m'abandonner. / Souvent elle me flatte alors que je l'offense, / Et, quand je l'ai poussée à quelque violence, / L'amour de sa Flavie en rompt tous les effets / Et l'éclat s'en termine à de nouveaux bienfaits. / Je la plains toutefois, et, plus à plaindre qu'elle, / Comme elle aime un ingrat, j'adore une cruelle, / Dont la rigueur la venge, et, rejetant ma foi, / Me rend tous les mépris que Flavie a de moi. » On peut imaginer comment la sœur de l'empereur réagit. Pour répondre aux rappels de Cléobule, Placide prétend qu'il pourrait se réfugier en Égypte, où il sera gouverneur, et vivre avec Théodore dans une sorte de retraite amoureuse sans danger : il se trompe, mais avant que Cléobule puisse le lui démontrer, Marcelle se montre.

Voici une seconde chose que je me permets de dire : *Théodore*, comme dans *Polyeucte*, ajoute une couche au conflit de base entre la vie privée et la vie publique, entre l'amour et l'ambition : la passion qu'a l'héroïne, celle qui la définit, elle qui est « vierge et martyr », c'est l'amour de

Dieu donc, et c'est la vie religieuse qui s'ajoute à la vie privée et à la vie sociale ou politique. Et cela complique tout et crée pour ainsi dire un triangle de tensions plutôt qu'un vecteur de tension.

Dans la suivante, Marcelle insiste auprès de Placide : il doit épouser Flavie et il se montre arrogant et ingrat de ne pas l'accepter. Les deux se répondent lors d'une stichomythie à la manière de Corneille (les tours varient en longueur, les mots se répondent). « Un bienfait perd sa grâce à le trop publier ; / Qui veut qu'on s'en souviennne, il le doit oublier. / (Marcelle) Je l'oublierais, ingrat, si, pour tant de puissance, / Je recevais de vous quelque reconnaissance. / (Placide) Et je m'en souviendrais jusqu'aux derniers abois. / Si vous vous contentiez de ce que je vous dois. / (Marcelle) Après tant de bienfaits, osé-je trop prétendre ? / (Placide) Ce ne sont plus bienfaits alors qu'on veut les vendre. / (Marcelle) Que doit donc un grand cœur aux faveurs qu'il reçoit ? / (Placide) S'avouant redevable, il rend tout ce qu'il doit. / (Marcelle) Tous les ingrats en foule iront à votre école, / Puisqu'on y devient quitte en payant de parole. / (Placide) Je vous dirai donc plus, puisque vous me pressez : / Nous ne vous devons pas tout ce que vous pensez. / (Marcelle) Que seriez-vous sans moi ? (Placide) Sans vous ? Ce que nous sommes. » Il y a chez Placide beaucoup de fierté et certes rien de bien chrétien. Mais il n'avoue pas la vérité, soit qu'il ne veut pas de Flavie parce qu'il aime Théodore ; il me semble qu'il est prudent, car il doit sentir qu'un tel aveu serait fatal.

De toute façon, même si elle se trompe au sujet de ce que conseille Cléobule, Marcelle sait ce qui se passe, et à la fin, quand elle voit que le bouillonnant Placide résiste et qu'il résistera toujours, elle menace la femme qu'il aime. La réponse de Placide est nette et claire : au nom de la femme qu'il aime, il se révoltera. « Je jure plus

encor : que, si je pouvais croire / Que vous eussiez
dessein d'une action si noire, / Il n'est point de respect
qui pût me retenir / D'en punir la pensée et de vous
prévenir ; / Et que, pour garantir une tête si chère, / Je
vous irais chercher jusqu'au lit de mon père. /
M'entendez-vous, Madame ? Adieu, pensez-y bien. /
N'épargnez pas mon sang, si vous versez le sien : /
Autrement ce beau sang en fera verser d'autre, / Et ma
fureur n'est pas pour se borner au vôtre. » Sans parler de
l'imprudence qu'il y a à menacer de cette façon une
personne aussi puissante que Marcelle, j'ai peine à
croire que cette réponse sortirait de la bouche d'un
aristocrate romain ; sans doute, pouvaient-ils aimer et
même vouloir se révolter par amour pour une femme,
mais de le faire comme le fait le personnage de
Corneille ? Encore une fois, il me semble qu'il prête à ses
Romains anciens des tournures et des envolées, et en fin
de compte des sentiments et des projets, qui
appartiennent plutôt au monde imaginaire de son
époque, ou à celui des chevaliers servants et des dames
dont ils se déclarent liges.

Le mot qui revient le plus souvent dans cette scène est
ingrat ou *ingratitude* (avec *arrogance* et *mépris*, mais
aussi avec *modestie* et *bienfaits*.) « (Marcelle) Avec quelle
arrogance osez-vous me parler ? / (Placide) Au-dessous
de Flavie ainsi me ravalier, / C'est de cette arrogance un
mauvais témoignage. / Je ne me puis, Madame, abaisser
davantage. / (Marcelle) Votre respect est rare, et fait voir
clairement / Que votre humeur modeste aime
l'abaissement. / Eh bien ! Puisqu'à présent j'en suis
mieux avertie, / Il faudra satisfaire à cette modestie : /
Avec un peu de temps nous en viendrons à bout. /
(Placide) Vous ne m'ôterez rien, puisque je vous dois
tout : / Qui n'a que ce qu'il doit a peu de perte à faire. /
(Marcelle) Vous pourrez bientôt prendre un sentiment
contraire. / (Placide) Je n'en changerai point pour la

perte d'un bien / Qui me rendra celui de ne vous devoir rien. / (Marcelle) Ainsi l'ingratitude en soi-même se flatte. / Mais je saurai punir cette âme trop ingrate, / Et, pour mieux abaisser vos esprits soulevés, / Je vous ôterai plus que vous ne me devez. » Il me semble qu'une partie de la colère de Marcelle est fondée dans l'ingratitude ou dans la prise de conscience qu'elle ne peut pas se faire un serviteur de cet homme qui aime ailleurs. C'est au fond, sur un autre plan, le problème politique qui naît du christianisme : quand on vit dans un autre royaume (ou une autre cité, pour employer le terme d'Augustin), ceux qui dirigent la cité des hommes, la cité politique, réelle, temporelle, ceux-là perdre pour ainsi dire de leur pouvoir. Pour le dire autrement, les humbles à la manière des chrétiens montrent de l'arrogance, et Placide montre déjà ce double *défaut* sans être chrétien.

Dans la suivante, Marcelle prétend qu'une fois Théodore morte, elle pourra mieux contrôler Placide. Stéphanie lui suggère le contraire. En tout cas, on apprend que Marcelle apprend beaucoup de cette confidente : elle semble avoir appris d'elle non seulement que Placide aime Théodore, mais encore que la jeune femme est chrétienne. Rien n'est dit, mais c'est là l'avantage crucial que Marcelle croit avoir en main. « (Marcelle) Mais, dis-moi, ton indice est-il bien assuré ? / (Stéphanie) J'en réponds sur ma tête, et l'ai trop avéré. / (Marcelle) Ne t'oppose donc plus à ce moment de joie / Qu'aujourd'hui, par ta main, le juste ciel m'envoie. / Valens vient à propos, et, sur tes bons avis, / Je vais forcer le père à me venger du fils. » Je note que ces vers sont dits à la fin de la scène : Corneille est un grand scénariste ; le lien entre le sujet d'une scène et une autre est sûr tout en n'étant pas clair.

Dans la dernière scène de l'acte un, Marcelle dénonce Théodore comme chrétienne, et exige que Valens, en tant que porteur de l'autorité impériale, fasse mettre à mort la jeune femme, qui est innocente par ailleurs. On peut dire que Marcelle a beau être une personne violente et ambitieuse et intraitable, elle est fidèle à ses dieux avec une ferveur semblable à celle de Théodore pour son Dieu. Ce sont les derniers vers de l'acte qui le prouvent.

Par ailleurs, on sent que Valens résiste comme il peut à son épouse dominatrice. Il est bien peu valeureux, si on veut bien tenir compte de son prénom. Et il se montrera ainsi à la fin de la pièce aussi. De toute façon, Placide avait déjà indiqué que son père était pour ainsi dire moins fort que son épouse : il ne saurait pas se suicider.

La première scène de l'acte deux est très brève. Je ne comprends pas pourquoi elle existe. Mais je note que Théodore est d'une amabilité saisissante, et qu'elle dit qu'elle est soumise à Marcelle et à ses ordres.

Dans la suivante, Cléobule signale qu'il y a, encore, une différence entre les Romains et les Grecs. C'est donc un autre élément de cette pièce qui rappelle *Polyeucte*. « Quoiqu'une âpre vertu du nom d'amour s'irrite, / Elle trouve sa gloire à céder au mérite, / Et sa sévérité ne lui fait point de lois / Qu'elle n'aime à briser pour un illustre choix. / Voyez ce qu'est Valens, voyez ce qu'est Placide, / Voyez sur quels États l'un et l'autre préside, / Où le père et le fils peuvent un jour régner, / Et cessez d'être aveugle, et de le dédaigner. » En tout cas, il insiste qu'il y a chez les Romains une grandeur qui devrait vaincre la modestie virginale de Théodore : ils sont les maîtres politiques. Cléobule est donc égal à lui-même : il juge les choses de ce monde sans illusion. Il est un personnage plutôt intéressant : on dirait qu'il voit clair, qu'il essaie de régler les choses. J'annonce que sa dernière parole

est dite pour corriger une ultime illusion de Valens : le père pense que son fils est mort, mais l'ami de Placide explique qu'il se plaint parce qu'il souffre (il ne précise pas si la souffrance est physique ou psychologique) et non parce qu'il meurt.

Théodore explique qu'elle est sensible aux qualités morales de Placide et à celles de Didyme, mais qu'elle aime plutôt le second. Mais au fond elle est indifférente aux deux parce que l'amour humain ne l'affecte pas en vérité. « Plus je penche à l'aimer et plus je le dédaigne, / Et m'arme d'autant plus que mon cœur, en secret, / Voudrait s'en laisser vaincre, et combat à regret. / Je me fais tant d'effort, lorsque je le méprise, / Que par mes propres sens je crains d'être surprise ; / J'en crains une révolte, et que, las d'obéir, / Comme je les trahis, ils ne m'osent trahir. / Voilà, pour vous montrer mon âme toute nue, / Ce qui m'a fait bannir Didyme de ma vue : / Je crains d'en recevoir quelque coup d'œil fatal / Et chasse un ennemi dont je me défends mal. / Voilà quelle je suis, et quelle je veux être ; / La raison quelque jour s'en fera mieux connaître ». Il y a donc quelque chose qui n'est pas dit au moment même où l'héroïne cornélienne elle prétend dire qui elle est et qu'elle ne changera pas. Le paradoxe est qu'elle prétend que sur un plan, elle est sensible et émue par les deux jeunes hommes et qu'elle n'y voit aucun mal, mais que sur un autre elle ne veut pas céder à son corps, à ses sens, à ses sentiments.

Théodore accuse plutôt Placide qui l'aime que Marcelle qui la menace : s'il acceptait que Théodore ne l'aime pas comme il veut, s'il ne croyait pas qu'elle serait prête à l'aimer pour qu'il la protège de Marcelle, il se soumettrait aux désirs de Marcelle et aimerait Flavie. « Tous les vœux qu'il m'adresse avancent ma ruine / Et, par une autre main, c'est lui qui m'assassine. / Je sais quel est mon

crime, et je ne doute pas / Du prétexte qu'aura l'arrêt de mon trépas ; / Je l'attends sans frayeur ; mais, de quoi qu'on m'accuse, / S'il portait à Flavie un cœur que je refuse, / Qui veut finir mes jours les voudrait protéger, / Et, par ce changement, il ferait tout changer. / Mais mon péril le flatte, et son cœur en espère / Ce que jusqu'à présent tous ses soins n'ont pu faire : / Il attend que du mien j'achète son appui. / J'en trouverai peut-être un plus puissant que lui... » Elle signale que face à la menace de Marcelle, elle compte sur un autre appui que celui de Placide. Cet appui n'est pas celui de Didyme, mais elle ne parle pas, pas encore, de son amour de Dieu. Mais quand elle parle de son crime, elle laisse entendre ce qui en est en vérité : elle est chrétienne et elle mérite ainsi la mort dont on la menace parce que les lois romaines (qu'on n'applique pas ou mal) sont contre elle.

Dans la suivante, Marcelle menace Cléobule. « (Marcelle) Un si rare service aura sa récompense / Plus grande qu'on n'estime et plus tôt qu'on ne pense. / Cependant quittez-nous, que je puisse à mon tour / Servir de confiance à cet illustre amour. / (Cléobule) Ne croyez pas, Madame... (Marcelle) Obéissez de grâce. / Je sais ce qu'il faut croire et vois ce qui se passe. » Rien n'est dit, mais tout est dit. J'aime bien ces jeux de cachotterie ; en un sens, tout Corneille est là, et quant au style et quant à l'anthropologie et quant à l'atmosphère de menace et de danger qu'on trouve dans tout ce qu'il écrit. Pour le dire autrement, Marcelle est de la même race que Félix sans doute, mais surtout de Cléopâtre, voire de Médée : Félix a peur et ruse, mais n'est pas très violent ; Cléopâtre (et Marcelle) ruse, et sa colère la rend agissante jusqu'à la folie agressive.

Dans la suivante, Marcelle prétend protéger Théodore contre l'influence néfaste de Cléobule. (Elle se trompe au

sujet de ce qu'il fait, ou elle ment pour manipuler Théodore et mieux cacher ses intentions.) Dans son discours mielleux, elle emploie quatre fois le mot *haine* et décrit le mal qu'elle peut faire à ceux qu'elle hait. Théodore signale qu'elle devine que Marcelle peut être machiavélienne, mais elle prétend être sincère. Elle souligne son rang politique (et le cœur qu'elle a et qui va avec son statut), mais, sans le dire, signale qu'elle aime pour ainsi dire ailleurs. Pour le dire autrement, elle préfère le tombeau (du couvent ou de la mort physique) au lit de Placide.

Marcelle demande à Théodore d'épouser quelqu'un d'autre, un Grec et peut-être un chrétien. Or je note qu'à cette occasion, le prénom de Didyme apparaît. C'est un prénom grec, et qui rappelle un chrétien des Évangiles. Il signifie le jumeau. Or la gémellité (et le parallélisme ou l'effet miroir qui en est l'effet) est un thème presque obsédant chez Corneille. Il faudrait sans doute y réfléchir et peut-être même mettre des mots sur son rôle dans l'œuvre, voire dans l'anthropologie cornélienne. En tout cas, pour le moment, je signale qu'il y a une gémellité entre *Polyeucte* et *Théodore*. Mais combien de rivaux semblables et pourtant différents dans les pièces de Corneille (dans les tragédies Antiochus et Séleucus, Placide et Séleucus, don Diègue et don Gomès, don Rodrigue et don Sanche, et depuis les comédies du début, comme le prouvent les duos Cloris et Mélite et Éraste et Tircis.)

Tout de suite, Marcelle, la Romaine et la païenne, s'oppose à Théodore, la Grecque et la chrétienne. Pour Marcelle, la croyance en un Dieu différent des dieux grecs est peu importante, et le fait que Théodore ne veuille pas jurer devant les dieux romains dans un temple romain est une ruse. Puis elle confirme ainsi que Théodore est une chrétienne, et soupçonne sans doute

qu'elle pourrait être rusée comme elle-même est rusée et utiliser la religion comme un instrument politique. « Il faut de deux raisons que l'une vous retienne : / Ou vous aimez Placide, ou vous êtes chrétienne. / (Théodore) Oui, je la suis, Madame, et le tiens à plus d'heur / Qu'une autre ne tiendrait toute votre grandeur. / Je vois qu'on vous l'a dit, ne cherchez plus de ruse : / J'avoue, et hautement, et tôt, et sans excuse. / Armez-vous à ma perte, éclatez, vengez-vous, / Par ma mort à Flavie assurez un époux, / Et noyez dans ce sang, dont vous êtes avide, / Et le mal qui la tue, et l'amour de Placide. / (Marcelle) Oui, pour vous punir je n'épargnerai rien, / Et l'intérêt des dieux assurera le mien. » Corneille présente en quelques mots l'opposition religieuse entre les deux femmes. Cela n'empêche pas que comme dans les autres pièces (disons, les non-chrétiennes) il y a une intrication de deux ou trois pulsions qui compliquent et raffinent les oppositions. (C'est encore et toujours l'exemple de Cléopâtre qui me vient à l'esprit, mais pas seulement.) Ici, à la vie privée opposée à la vie politique s'ajoute la vie religieuse. Mais est-ce que le christianisme ajoute quelque chose qui bouleverse tout, comme le voudraient les interprètes chrétiens de Corneille, ou l'anthropologie cornélienne est-elle le cadre englobant, et le christianisme une donnée secondaire au fond ? Je crois que c'est la seconde hypothèse qui est vraie.

En tout cas, l'opposition entre les yeux de Marcelle et l'idée de Théodore est magnifique. « (Théodore) Le vôtre en même temps assurera ma gloire : / Triomphant de ma vie, il fera ma victoire, / Mais si grande, si haute, et si pleine d'appas, / Qu'à ce prix j'aimerais les plus cruels trépas. / (Marcelle) De cette illusion soyez persuadée : / Périssant à mes yeux, triomphez en idée ; / Goûtez d'un autre monde à loisir les appas, / Et devenez heureuse où je ne serai pas. / Je n'en suis point jalouse, et toute ma puissance / Vous veut bien d'un tel heur hâter la

jouissance ; / Mais gardez de pâlir et de vous étonner /
À l'aspect du chemin qui vous y doit mener. » Tout est dit : cet autre monde, cette vie après la vie, cela est vrai, plus vrai que ce monde-ci, ce bas monde, comme disent les chrétiens, ou est-ce une illusion ou une idée, comme disent les Marcelle et les Nietzsche (qui l'appelle le faux « arrièremonde » causé par le ressentiment des faibles) ? En somme, j'aime au plus haut point cette façon de proposer l'opposition entre un autre monde et celui au Marcelle opère. Et la stichomythie finale est tout aussi merveilleuse.

Dans la suivante, Valens entre tout de suite dans le discours explicatif que certains païens avaient : les chrétiens sont des sorciers, des êtres humains inhumains. Et Théodore, devant Valens, répond comme Polyeucte devant Félix.

Dans la suivante, je suis surpris, comme d'autres, par la *douceur* de Marcelle. Mais elle indique que depuis le début sa violence est politique. Par ailleurs, la violence que propose Valens n'est pas, pas tout à fait, gratuite ou fanatique : il connaît son fils, croit-il, et calcule qu'il faut humilier Théodore pour qu'elle ne soit plus l'objet d'une sorte d'amour rémanent. En somme, il veut qu'on la viole avant de la mettre à mort. « Si je m'expliquais mieux, quoique son ennemie, / Vous la garantiriez d'une telle infamie, / Et, quelque bon succès qu'il en faille espérer, / Votre haute vertu ne pourrait l'endurer. / Agréez ce supplice, et, sans que je le nomme, / Sachez qu'assez souvent on le pratique à Rome, / Qu'il est craint des chrétiens, qu'il plaît à l'empereur, / Qu'aux filles de sa sorte il fait le plus d'horreur, / Et que ce digne objet de votre juste haine / Voudrait de mille morts racheter cette peine. » Il y a chez Corneille une finesse à souligner cet aspect du martyr, mais en le mettant dans la bouche et dans la volonté de Valens, un homme (avec les

circonlocutions qu'exige la règle de bienséance), et non pas dans celles de Marcelle.

Dans la dernière scène de l'acte deux, on apprend qu'il y a de la duplicité chez Valens et du ressentiment. « Mais la pudeur peut tout sur l'esprit d'une fille / Dont la vertu répond à l'illustre famille / Et j'attends aujourd'hui d'un si puissant effort / Ce que n'obtiendraient pas les frayeurs de la mort. / Après ce grand effet, j'oserai tout pour elle, / En dépit de Flavie, en dépit de Marcelle, / Et je n'ai rien à craindre auprès de l'empereur / Si le cœur endurci renonce à son erreur : / Lui-même il me louera d'avoir su l'y réduire, / Lui-même il détruira ceux qui m'en voudraient nuire ; / J'aurai lieu de braver Marcelle et ses amis. / Ma vertu me soutient où son crédit m'a mis, / Mais elle me perdrait, quelque rang que je tiennne, / Si j'osais, à ses yeux, sauver cette chrétienne. » Certes, son calcul n'a rien de respectueux de Théodore, et encore quoi que ce soit de chrétien. Mais on retrouve pour ainsi dire l'atmosphère *pure* des pièces non chrétiennes des pièces de Corneille : les êtres humains sont des adversaires les uns les autres, même lorsqu'ils sont époux et épouse. Et derrière ou avec les passions du monde privé, il y a toujours, du moins chez les personnages les plus visibles, une intention politique. En tout cas, la fin de la scène et de l'acte met en place ce qui se passera dans l'acte trois, et ce que Valens espère et ce qu'il trame. Je suis tout à fait admiratif de la clarté du texte (et donc du récit) de Corneille : on y entend, on y voit, des distinctions nettes que bien des gens sont incapables de saisir quand il est question de religion, de polythéisme et de christianisme.

Dans la première scène de l'acte trois, on identifie la vertu à l'intégrité sexuelle. Augustin a été très clair sur cette question (dans la *Cité de Dieu* entre autres). Cependant, il n'est pas sûr qu'il ait eu l'effet qu'il

désirait ; de toute façon, cette scène se passe avant qu'il n'ait écrit (mais, évidemment, après que Corneille a écrit.) Et je note qu'à la fin de la scène, Théodore reconnaît que le viol peut faire partie de la volonté divine et qu'elle doit l'accepter et en transcender l'horreur parce qu'elle est bel et bien chrétienne. Il n'en reste pas moins que le propos de Paulin (qui parle au nom de Valens) et de Théodore est tout à fait sexiste : cette punition vise une caractéristique et une sensibilité féminines. « Ce mépris de la mort qui partout à nos yeux / Brave si hautement et nos lois et nos dieux, / Cette indigne fierté ne serait pas punie / À ne vous ôter rien de plus cher que la vie ; / Il faut qu'on leur immole, après de tels mépris, / Ce que chez votre sexe on met à plus haut prix, / Ou que cette fierté, de nos lois ennemie, / Cède aux justes horreurs d'une pleine infamie, / Et que votre pudeur rende de nos immortels / L'encens que votre orgueil refuse à leurs autels. » On le voit entre autres dans le fait que même Marcelle y est sensible et elle n'irait pas jusqu'à ce que fait Valens. Par ailleurs, Théodore dit au sujet des dieux païens ce que les chrétiens, et les théologiens chrétiens, et Augustin dans le même livre, disent quand ils se permettent de parler clairement. En réponse, Paulin, l'agent de Valens (mais Valens croit-il, comme Paulin semble le faire ?), exprime le scandale tout à fait pieux (il n'y a pas d'autre expression) ressenti par les païens en entendant les discours chrétiens.

Dans la suivante, en chassant Paulin, Placide se révolte contre son père, mais il le cache. Paulin résiste parce qu'il craint les répercussions pour lui en raison de son maître ; Placide le rassure : il prendra sur lui face à son père.

Dans la suivante, pour sa part, Théodore s'adresse à lui comme à son amant, et Placide lui offre de la protéger,

en partant pour l'Égypte où il sera gouverneur. Il y a donc au moins un peu chez l'une et l'autre de la duplicité. Certes, on se trouve sur le plan humain d'abord et avant tout. Et l'un et l'autre cachent quelque chose de leur motivation. Je note que Théodore croit que l'infamie qu'on lui promet est la décision de Marcelle. Mais Placide la détrompe et lui offre encore une fois le mariage (et l'amour) comme moyen d'éviter ce qui l'attend. Je répète qu'il ne peut pas croire ce qu'il dit : les deux ne pourraient pas être en sécurité en Égypte. Cela est une naïveté du personnage, ou un mensonge (ce que je crois), ou une finesse de Corneille.

De toute façon, dans cette scène centrale, après une hésitation, Théodore détrompe Placide, au lieu de parler énigmatiquement : elle aime ailleurs ; elle est vierge pour Dieu, elle est l'épouse du Dieu chrétien, un point, c'est tout. « J'ai voulu vous déplaire afin de vous guérir. / Louez-en le dessein, en apprenant la cause. / Un obstacle éternel à vos désirs s'oppose : / Chrétienne, et sous les lois d'un plus puissant époux... / Mais, Seigneur, à ce mot ne soyez pas jaloux : / Quelque haute splendeur que vous teniez de Rome, / Il est plus grand que vous, mais ce n'est point un homme ; / C'est le Dieu des chrétiens, c'est le maître des rois, / C'est lui qui tient ma foi, c'est lui dont j'ai fait choix, / Et c'est enfin à lui que mes vœux ont donnée / Cette virginité que l'on a condamnée. » Il faut donc qu'il comprenne qu'il ne s'agit pas d'une tension entre l'amour ou la vie privée et le pouvoir ou la vie politique, mais qu'une autre dimension entre en jeu du moins chez elle. Mais je ne trouve pas qu'elle ne tient aucun compte des deux autres dimensions, ni même qu'elle ne cherche pas à les utiliser à ses fins.

Elle va jusqu'à parler de suicide pour ainsi dire assisté ; elle ressemble donc à une Romaine ; elle invite Placide à

tuer cette partie de lui qui est inférieure à la partie supérieure ; puis elle glisse vers l'idée de suicide. « Mille dont votre Rome adore la mémoire / Se sont bien tout entiers immolés à leur gloire ; / Comme eux, en vrai Romain, de la vôtre jaloux, / Immolez cette part trop indigne de vous ; / Sauvez-la par sa perte ; ou, si quelque tendresse / À ce bras généreux imprime sa faiblesse, / Si du sang d'une fille il craint de se rougir, / Armez, armez le mien, et le laissez agir. / Ma loi me le défend, mais mon Dieu me l'inspire : / Il parle, et j'obéis à son secret empire / Et, contre l'ordre exprès de son commandement, / Je sens que c'est de lui que vient ce mouvement. / Pour le suivre, Seigneur, souffrez que votre épée / Me puisse... (Placide) Oui, vous l'aurez, mais dans mon sang trempée, / Et votre bras du moins en recevra du mien / Le glorieux exemple avant que le moyen. » Placide entend bien Théodore et entre dans un pacte suicidaire avec elle. On peut critiquer cette suggestion ou la trouver ridicule ou surfaite. Mais au fond, on en arrive à l'idée que ceux qui suivent un Dieu tout-puissant peuvent en arriver au nom de l'inspiration du moment à transcender tout : les besoins du corps, les lois politiques, mais mêmes les commandements de Dieu (car il est certain qu'à parler strictement, Théodore demande qu'on la mette à mort et donc elle sait bien que c'est un suicide et que c'est interdit). En tout cas, à la fin, Placide pour ainsi dire revient sur terre et revient à son projet initial, qui n'est pas plus réalisable qu'au début de la scène. Et Théodore lui fait l'insulte suprême d'annoncer qu'un autre que Placide lui fera le bien qu'elle demande en vain. Il y a là une sorte de cruauté dont on ne parle pas.

Dans la suivante, on éloigne Théodore. Il me semble que le moment *théologique* passe. Sans doute est-ce parce que Marcelle arrive.

Dans la suivante, Marcelle critique Placide et lui indique qu'il est infidèle aux dieux romains en étant amoureux de Théodore. Le thème religieux est encore présent, mais on sent bien que Marcelle parle ainsi parce qu'elle y voit un moyen de l'affecter.

Placide supplie Marcelle de sauver Théodore et ainsi de mériter son respect à lui. On dirait que Placide se soumet moins à sa belle-mère qu'à une amante. En tout cas Marcelle parle comme si elle aimait Placide pour ainsi dire à travers Flavie. « Mais comme en ses désirs aisément on se flatte, / Dussé-je contre moi servir une âme ingrate, / Perdre encor mes faveurs, et m'en voir abuser, / Je vous aime encor trop pour vous rien refuser. / Oui, puisque Théodore, enfin, me rend capable / De vous rendre une fois un office agréable, / Puisque son intérêt vous force à me traiter / Mieux que tous mes bienfaits n'avaient su mériter, / Et par soin de vous plaire et par reconnaissance, / Je vais pour l'un et l'autre employer ma puissance, / Et, pour un peu d'espoir qui m'est en vain rendu, / Rendre à mes ennemis l'honneur presque perdu ; / Je vais d'un juste juge adoucir la colère, / Rompre le triste effet d'un arrêt trop sévère, / Répondre à votre attente, et vous faire éprouver / Cette bonté qu'en moi vous espérez trouver. / Jugez par cette épreuve, à mes vœux si cruelle, / Quel pouvoir vous avez sur l'esprit de Marcelle, / Et ce que vous pourriez un peu plus complaisant, / Quand vous y pouvez tout même en la méprisant ! » Cela me semble à la fois étrange et audacieux de la part de Corneille. En tout cas, on sent qu'il y a quelque chose d'humain, de faible, de privé, dans ce monstre d'ambition et de politique.

En tout cas, elle demande à Placide de feindre pour sauver sa fille qui se meure d'amour. Ce dernier prétend qu'il ne feint jamais (hum !), mais qu'il le fera cette fois-

ci parce que Marcelle le lui demande (re-hum!) Et au début de l'acte quatre, on le voit envoyer Stéphanie pour mentir à sa place parce qu'il ne croit pas que Marcelle est tout à fait sincère.

Dans la dernière scène de l'acte trois, Marcelle montre qu'elle craint Placide, qui lui résiste par amour de Théodore, ou se soumet à elle par le même amour. Elle annonce qu'elle va tenter une ultime ruse.

Dans la première scène de l'acte quatre, Placide montre sa clairvoyance : il sait très bien que Marcelle a pu lui mentir pour le manipuler et il devine tout de suite ce qui se passe.

Dans la suivante, Lycante annonce que Marcelle fait ce qu'elle avait promis, mais que Valens résiste. Je ne comprends pas pourquoi Placide croit cette nouvelle. Cela dure même au début de la scène suivante, où il n'entend pas ce que Paulin lui suggère.

Dans la suivante, lors de la stichomythie, Placide ne comprend pas ce qui s'est passé, soit que Marcelle a fait violer Théodore. « (Placide) Paulin ? (Paulin) Elle n'est plus, Seigneur, en mon pouvoir. / (Placide) Quoi ! Vous en soupirez ? / (Paulin) Je pense le devoir. / (Placide) Soupirer du bonheur que le ciel me renvoie ! / (Paulin) Je ne vois pas pour vous de grands sujets de joie. / (Placide) Qu'on la bannisse ou non, je la verrai toujours. / (Paulin) Quel fruit de cette vue espèrent vos amours ? / (Placide) Le temps adoucira cette âme rigoureuse. / (Paulin) Le temps ne rendra pas la vôtre plus heureuse. / (Placide) Sans doute elle aura peine à me laisser périr. / (Paulin) Qui le peut espérer devait la secourir. / (Placide) Marcelle a fait pour moi tout ce que j'ai dû faire. / (Paulin) Je n'ai donc rien à dire et dois ici me taire. » Paulin se montre pour ainsi dire à demi converti par le

sort terrible de la vierge chrétienne ; en tout cas, il ose maudire les lois de Rome. On comprend comment Placide peut être encore plus irritée parce qu'on lui a menti et parce qu'il s'est laissé duper. Puis, il raconte l'action de Didyme, son résultat surprenant et l'action de Cléobule. Au fond, cette scène fonctionne si on voit comment Placide réagit à chaque partie du récit. En tout cas, Corneille a appris sa leçon de bienséance : il fait raconter les faits les plus terribles plutôt que les montrer.

Dans la suivante, Paulin apprend la ruse de Didyme et de Théodore. Il faut bien voir qu'il y a là une feinte, et qu'une feinte est un mensonge, et que ce mensonge est d'abord produit par Didyme qui jouait la comédie, avant que Théodore le fasse à son tour. (Je tiens au mot *comédie*.) De plus, on a ici une scène comique de quiproquo, où le pouvoir est trompé. À cela s'ajoute que Placide devient jaloux de Didyme qui a ainsi sauvé Théodore, ce qui lui prouve qu'ils sont de mèche et au fond amants. « L'œil d'un amant jaloux a bien d'autres clartés : / Les cœurs pour ses soupçons n'ont point d'obscurités ; / Son malheur lui fait jour jusques au fond d'une âme, / Pour y lire sa perte écrite en traits de flamme. / Elle me disait bien, l'ingrate, que son Dieu / Saurait, sans mon secours, la tirer de ce lieu, / Et, sûre qu'elle était de celui de Didyme, / À se servir du mien elle eût cru faire un crime. / Mais aurait-on bien pris pour générosité / L'impétueuse ardeur de sa témérité ? / Après un tel affront et de telles offenses, M'aurait-on envié la douceur des vengeances ? » Et en parfait amant trompé de comédie, Placide veut se venger.

Dans la dernière scène de l'acte quatre, dans sa colère contre Didyme, Placide imagine que l'*amant* de Théodore est de connivence avec Marcelle et Valens. « Derechef jugez mieux de la même vertu : / Je n'ai rien entrepris,

ni comme amant fidèle, / Ni comme impie agent des fureurs de Marcelle, / Ni sous l'espoir flatteur de quelque impunité, / Mais par un pur effet de générosité. / Je le nommerais mieux, si vous pouviez comprendre / Par quel zèle un chrétien ose tout entreprendre. / La mort, qu'avec ce nom je ne puis éviter, / Ne vous laisse aucun lieu de vous inquiéter : / Qui s'apprête à mourir, qui court à ses supplices, / N'abaisse pas son âme à ces molles délices / Et, près de rendre compte à son juge éternel, / Il craint d'y porter même un désir criminel. / J'ai soustrait Théodore à la rage insensée / Sans blesser sa pudeur de la moindre pensée ; / Elle fut, et sans tache, où l'inspire son Dieu. » Didyme se déclare chrétien plutôt qu'amant de Théodore. Il prétend qu'il n'a fait aucun mal, qu'elle est sans tache... Hum ! Il y a là un jeu de mots avec le mot *tache*. Il a au moins menti, ou joué la comédie, et elle aussi. S'il y a le commandement contre la fornication, il y a aussi le commandement contre le mensonge ; je veux bien que le mensonge pourrait être jugé moins mal que subir la fornication (quoique, bien que, malgré que...), mais il reste qu'on a violé un commandement pour empêcher que Théodore soit soumise à une punition scandaleuse.

En tout cas, on a droit à un autre récit. Quand on compte, cela fait quatre en tout, soit celui de Lycaste, celui de Paulin, celui de Cléobule et celui de Didyme. On a donc une sorte de récit de détective qui renverse la perspective plusieurs fois. Et chaque fois Placide doit réagir pour servir de miroir aux réactions des spectateurs.

En tout cas, à la fin, Placide fait un geste de parfait amant : il cède son *droit* sur Théodore à Didyme. Il faut bien voir qu'il y a là un acte politique encore. Et d'abord un acte de générosité envers deux chrétiens, ce qui est un acte de révolte. « Va donc, heureux rival, rejoindre ta

princesse ; / Dérobe-toi comme elle aux yeux d'une tigresse ; / Tu m'as sauvé l'honneur, j'assurerai tes jours, / Et mourrai, s'il le faut, moi-même, à ton secours. / (Didyme) Seigneur... (Placide) Ne me dis rien. Après de tels services, / Je n'ai rien à prétendre à moins que tu périsses ; / Je le sais, je l'ai dit. Mais, dans ce triste état, / Je te suis redevable et ne puis être ingrat. » Mais il faut bien voir qu'il ne comprend pas, mais pas du tout, ce que Théodore lui a dit : elle est une vierge de Dieu. Didyme tente de lui expliquer, mais il le fait taire. Son incompréhension est assez comique, et assez peu probable : la grande tradition religieuse romaine incluait les Vestales ; la virginité offerte à Dieu de Théodore n'était pas incompréhensible en principe. On pourrait dire que pris par l'admiration de ces revirements successifs, Placide n'entend plus ce qu'il entend pourtant et devrait pouvoir comprendre.

Dans la première scène de l'acte cinq, on montre comment les membres de la famille de Valens sont pour ainsi dire à couteaux tirés. Cela était latent au début ; le sort de Théodore rend tout explicite et public et donc politique. On a même l'intrication de trois niveaux, un nouveau : le privé et le politique sont redoublés et même dépassés par le religieux. Mais justement, et pour moi c'est une question essentielle, cette tragédie chrétienne place-t-elle la logique chrétienne sur un plan transcendant, ou est-elle un élément parmi trois ?

Dans la suivante, on met en place une conversation libre entre Cléobule et Didyme, sous le regard de Paulin, soit en tenant compte des prénoms, deux Grecs, voire un Grec et un Juif (comme Thomas Didyme), ou plutôt un judéo-chrétien, et un Romain. Cet agencement national me semble important. Dans cette pièce, comme dans *Polyeucte*, les Grecs ont des sympathies chrétiennes de longue date et quelques Romains les acquièrent.

Dans la suivante, Didyme rejette ce que Cléobule lui propose. Ce dernier raisonne en amoureux de Théodore, et en ignorant de ce qu'elle est, alors que Didyme annonce et révèle l'enjeu de la vie pour un chrétien et pour une chrétienne. « Que me sert son amour et sa reconnaissance / Alors que leur effet n'est plus en sa puissance ? / Et qui t'amène ici, par ce frivole attrait, / Aux douceurs de ma mort mêler un vain regret, / Empêcher que ma joie à mon heur ne réponde, / Et m'arracher encore un regard vers le monde ? » Il me semble quand même que Didyme se rabat sur le christianisme intransigeant parce qu'il est déçu en amour, et donc parce qu'il sait comment pense Théodore. Pour le dire autrement, son christianisme a un fond humain qui le rend moins pur. Ou encore, je crois qu'il ment, ou se ment au moins un peu, quand il prétend qu'il n'agit que par amour pour Dieu.

Dans la suivante, Théodore tente de sauver Didyme en se sacrifiant, alors que Cléobule croit que l'action de Placide, une action de révolte politique, pourrait régler la situation. Il laisse derrière lui Paulin dont la tâche est de ralentir le processus du martyre annoncé.

Dans la suivante, on apprend que, selon Théodore, qui, elle, doit l'avoir appris de Lycante, Marcelle ne veut pas qu'elle soit salie par le viol : elle ne veut que sa mort. Quoi qu'il en soit, on a droit à un dialogue bien étrange où deux chrétiens se disputent la gloire de mourir martyr. Il y a bien de la fierté et bien peu d'humilité dans ce face-à-face. (Théodore se compare à sainte Agnès, et rend explicite la suggestion que son cas est pour ainsi dire typique.)

Dans la suivante, au cœur de sa colère contre les chrétiens, on sent d'abord que Marcelle est une mère et

une femme puissante qui veut se venger, mais aussi qu'elle sait bien qu'il y a un danger politique qui se profile dans la personne de Placide ; il faut qu'elle agisse vite. « Que ne puis-je aussi bien immoler à Flavie / Tous les chrétiens ensemble, et toute la Syrie ! / Ou que ne peut ma haine, avec un plein loisir, / Animer les bourreaux qu'elle saurait choisir, / Repaître mes douleurs d'une mort dure et lente, / Vous la rendre à la fois et cruelle et traînante, / Et parmi les tourments soutenir votre sort, / Pour vous faire sentir chaque jour une mort ! / Mais je sais le secours que Placide prépare, / Je sais l'effort pour vous que fera ce barbare, / Et ma triste vengeance a beau se consulter, / Il me faut ou la perdre ou la précipiter. / Hâtons-la donc, Lycante, et courons-y sur l'heure : / La plus prompte des morts est ici la meilleure... » Pour le dire autrement, du point de vue de Marcelle, l'enjeu chrétien n'en est pas un ; elle ne cherche pas à protéger la religion polythéiste traditionnelle du danger que comporte l'existence des chrétiens. Ce qui confirme que ses arguments théologiques précédents étaient simulés, ou frimés, et servaient à manipuler Valens.

Paulin veut que les choses se passent autrement. Il y a déjà chez lui une sorte de sympathie pour les chrétiens que sont Théodore et Didyme. Mais il raisonne encore et toujours en tant que Romain et homme politique.

Dans la suivante, les réponses de Valens (qui ne vaut pas grand-chose, malgré son prénom, mais qui se montre un homme de pouvoir, faible) montrent qu'il raisonne, qu'il calcule et qu'il ne tient pas compte du tout de la dimension religieuse de la situation, si ce n'est en tant qu'argument à utiliser. Il est donc une sorte de miroir de Marcelle. Les deux Romains ne croient plus, ou plutôt ils ne respectent plus du tout le polythéisme dont ils sont les protecteurs et les promoteurs et les

expressions ; la religion est seulement un instrument rhétorique, un instrument dans une lutte ou bien politique ou bien personnelle. Aujourd'hui, on appelle cela du vertuisme, ou de la vertu ostentatoire.

Dans la suivante, on a droit à un récit qui respecte la règle de la bienséance : on tue, on meurt, on se suicide, mais pas sur la scène. « Mais à peine il revit, qu'elle, haussant la voix : / " Je n'ai pas résolu de mourir à ton choix, / Dit-elle, ni d'attendre à rejoindre Flavie / Que ta rage insolente ordonne de ma vie. " / À ces mots, furieuse, et, se perçant le flanc / De ce même poignard fumant d'un autre sang, / Elle ajoute : " Va, traître, à qui j'épargne un crime, / Si tu veux te venger, cherche une autre victime : / Je meurs, mais j'ai de quoi rendre grâces aux dieux, / Puisque je meurs vengée, et vengée à tes yeux. " / Lors même, dans la mort conservant son audace, / Elle tombe, et, tombant, elle choisit sa place, / D'où son œil semble encore à longs traits se souler / Du sang des malheureux qu'elle vient d'immoler. » Cet acte, celui d'une femme en colère, qui tient à se venger, quel qu'en soit le coût, ce meurtre presque gratuit rappelle celui de Médée. Il n'en reste pas moins que le suicide subséquent de Marcelle est bizarre, et là elle innove par rapport à Médée. On dirait qu'elle oublie qu'elle aurait en main le pouvoir de son frère l'empereur. En tout cas, son suicide, ainsi que les meurtres qui l'ont précédé, n'a rien de religieux ; il est commandé par des passions toute humaines.

Dans la dernière scène de la pièce, on laisse tout, ou du moins le sort de Placide (et donc de Valens), dans l'incertitude. Il est au moins possible que Valens s'en tire et que ses calculs lui permettent de conserver non seulement le pouvoir politique, mais encore la vie de son fils. L'explication de son geste que propose Placide est bien compliquée, mais elle tient compte des passions

amoureuses et de l'ambition politique, mais pas du tout de la foi de Théodore. J'en tire la conclusion que malgré le titre que Corneille lui donne, on pourrait lire cette tragédie en focalisant l'attention sur Placide, qui parle dans la première scène de l'acte un et dans la dernière scène de l'acte cinq. « Rends-en grâce au ciel, heureux père et mari : / Par là t'est conservé ce pouvoir si chéri, / Ta dignité dans l'âme à ton fils préférée ; / Ta propre vie enfin par là t'est assurée, / Et ce sang qu'un amour pleinement indigné / Peut-être en ses transports n'aurait pas épargné. / Pour ne point violer les droits de la naissance, / Il fallait que mon bras s'en mît dans l'impuissance ; / C'est par là seulement qu'il s'est pu retenir, / Et je me suis puni de peur de te punir. / Je te punis pourtant : c'est ton sang que je verse ; / Si tu m'aimes encor, c'est ton sein que je perce ; / Et c'est pour te punir que je viens en ces lieux, / Pour le moins, en mourant, te blesser par les yeux. » C'est un drame pour ainsi dire familial, entre un fils, son père et sa belle-mère... Certes, la dimension politique entre en ligne de compte de façon importante, mais la religion est sans doute peu importante, si ce n'est pour Théodore. En tout cas, quand Paulin finit son discours en parlant du ciel, il ne s'agit pas du ciel chrétien... Et pour Valens il ne s'agit pas de gérer les choses en tenant compte des dieux... À mon avis, même Didyme est plus un amoureux qu'un chrétien.